



**HAL**  
open science

## Auto-bio-fiction. La littérature à la poursuite du réel dans *Lambeaux*, de Charles Juliet

Carole Mohn Auroy

► **To cite this version:**

Carole Mohn Auroy. Auto-bio-fiction. La littérature à la poursuite du réel dans *Lambeaux*, de Charles Juliet. *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*, 2019, 1 (1), pp.59-70. hal-03353179

**HAL Id: hal-03353179**

**<https://univ-angers.hal.science/hal-03353179>**

Submitted on 23 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



« Auto-bio-fiction.

La littérature à la poursuite du réel dans *Lambeaux*, de Charles Juliet »

(p. 59-70)

# AUTO-BIO-FICTION

## LA LITTÉRATURE À LA POURSUITE DU RÉEL DANS *LAMBEAUX*, DE CHARLES JULIET

CAROLE AUROY<sup>1</sup>

**RÉSUMÉ :** *Charles Juliet ne découvre l'existence de sa mère, dont il fut séparé prématurément, que sept ans plus tard, lors de ses obsèques. La rédaction de Lambeaux accompagna le difficile cheminement de l'écrivain vers les origines de sa propre histoire : en même temps qu'il éclaircissait le mystère d'une jeune femme broyée par un terrible engrenage sociohistorique, il sondait les ténèbres de sa souffrance d'enfant blessé par un trauma antérieur à l'âge des premiers souvenirs. Le récit conjugue donc à l'enquête biographique et à l'effort autobiographique un nécessaire recours à la fiction, pour forcer les limites de la mémoire. Or le livre révèle dans l'imagination littéraire un instrument d'approche du réel, grâce auquel la réalité intime d'une conscience s'extrait de sa solitaire claustration pour se relier à celle d'autrui et à la réalité extérieure du monde. Le chemin qui mène de la récréation de l'existence maternelle à la réconciliation du fils avec la vie passe par la parole adressée : l'usage du tu, ouvrant la voie à un exercice de l'interlocution interne, permet au je de s'écrire comme un autre et d'invoquer l'autre comme un autre soi-même. L'inscription de la littérature dans la circulation vitale d'amour qui se révèle à l'écrivain situe l'ouvrage dans un mouvement qui traverse la création et la critique contemporaines : celui qui assigne à l'écriture, loin de tout repli autotélique, la fonction de réparer le rapport au monde d'un sujet en quête de sens.*

**MOTS-CLÉS :** *Charles Juliet, autobiographie, biographie, fiction, trauma*

### 1. INTRODUCTION

Séparé à l'âge de trois mois de sa mère, Charles Juliet ne découvre son existence qu'à l'occasion de ses obsèques, sept ans plus tard. Il lui fallut encore de longues années pour éclaircir le drame vécu par cette femme, qu'une dépression mena dans un établissement psychiatrique où elle mourut de faim sous l'Occupation. La rédaction de *Lambeaux* accompagna, entre 1983 et 1995, une difficile enquête biographique, tandis que l'écrivain descendait dans le mystère de ses propres profondeurs et vers les origines de son histoire.

Le livre rend hommage à ses deux mères, celle qui lui a donné le jour et celle qui l'a élevé. Un pan du récit donne à lire la biographie de la mère biologique et l'autre l'autobiographie du fils – tous deux invoqués à la deuxième personne. L'imagination préside visiblement à la reconstitution de l'histoire maternelle : le récit est régi par une identification affective qui projette son auteur dans le secret des pensées de la jeune femme de jadis et de scènes intimes. La mère récréée est une mère virtuelle, qu'on ne dira pas pour autant inventée ni inauthentique. Cette récréation est tendue vers le réel ; elle conduit l'écrivain d'une part à solliciter des sources éclairant la réalité biographique et historique, d'autre part à élucider sa propre réalité intérieure.

Le récit met ainsi en question les frontières entre la biographie, l'autobiographie qui s'écrit dans son sillage et la fiction. La biographie se montre bien fabrication littéraire ; Charles Juliet ne la range pas pour autant dans le champ de la fiction, puisqu'elle ne s'autonomise pas de la réalité vécue, et il la distingue de l'œuvre d'invention à laquelle il a pu, ensuite et grâce à elle, s'adonner<sup>2</sup>. Mais les deux champs sont décloisonnés ; la révélation du pouvoir heuristique de la fabulation dans l'aventure auto/biographique fait percevoir dans la littérature d'invention elle-même une prise sur le réel : « Ce travail de mise en ordre et de clarification étant pour l'essentiel accompli, la fiction n'est plus pour moi mensonge ni trahison. Je sais maintenant que mon imagination ne mettra à jour rien d'autre que ce qui gît en moi. Tout ne peut venir que de cet unique foyer » (Juliet, cité par Barry, 2000, p. 16).

On s'interrogera donc sur ce qui fonde l'usage de l'imagination littéraire comme instrument d'approche du réel. On comprend aisément qu'elle fasse advenir une vérité intérieure ; mais par quel processus la réalité

---

<sup>1</sup> Professeur de Littérature française à l'Université d'Angers (France), CIRPaLL (EA 7457) / [carole.auroy@univ-angers.fr](mailto:carole.auroy@univ-angers.fr)

<sup>2</sup> Il publie en 1999 chez POL un recueil de nouvelles, *Attente en automne*, et écrit plusieurs pièces de théâtre.

intime d'une conscience s'extrait-elle de sa solitaire claustration, pour se relier à celle d'autrui et à la réalité extérieure du monde ? Le chemin qui mène de la récréation de l'existence maternelle à la réconciliation du fils avec la vie passe, on le verra, par la parole adressée – par l'usage de ce « tu » qui permet au « je » de s'écrire comme un autre et d'invoquer l'autre comme un autre soi-même.

## 2. RECRÉATION DE L'AUTRE

### 2.1 Une jeune fille de jadis

Cette parole invoque, dès les premiers mots, ce qui en l'autre est organe de communication : « *Tes yeux. Ton regard doux et patient où brûle ce feu qui te consume* » (J, p. 9)<sup>3</sup>. Pourtant, la solitude l'enferme en soi : « *Tes mots noués dans ta gorge. [...] Nul pour t'écouter, te comprendre, t'accompagner* » (*ibid.*). Le récit à venir s'annonce donc comme l'instauration du dialogue manquant. Le narrateur peint une silhouette féminine à l'écoute, dans la nuit, d'un désir de vie et d'aventure – en ces instants, dit-il, « *que je voudrais revivre avec toi* » (J, p. 10). Le « je » fait une apparition discrète puis se cache, comme sujet du projet d'écriture, dans une succession d'infinitifs : « *Te ressusciter. Te recréer. Te dire au fil des ans et des hivers avec cette lumière qui te portait, mais qui, un jour, pour ton malheur et le mien, s'est déchirée*<sup>4</sup> » (*ibid.*).

Est alors décrit le quotidien d'une toute jeune fille, vouée à seconder sa mère auprès de trois petites sœurs et d'une père taiseux, dans une société qui condamne les femmes au labeur : l'existence y est régie par « [l]'ancestrale, la millénaire obsession de la survie, le besoin farouche de faire reculer la misère, d'enrichir si peu que ce soit le maigre avoir qu'on possède » (J, p. 15). Une page d'histoire des mœurs et des mentalités s'écrit<sup>5</sup>. Mais l'enquête historique est relayée par une empathie que manifeste la cadence lyrique du propos et qui soutient l'évocation de sensations intimes<sup>6</sup>. La connaissance qu'a l'écrivain de l'issue tragique du destin maternel intervient aussi : c'est la genèse d'une dépression suicidaire qui s'écrit ici, faisant remonter à l'adolescence un long processus d'épuisement. Le tracé d'une journée montre l'élan joyeux du matin accablé par le poids du service accompli avec « pour seule fidèle compagne, la fatigue, la fatigue, la fatigue » (J, p. 15-16).

L'image féminine qui en ressort est pourtant lumineuse, toute de tendresse et de générosité. Intelligente et assoiffée d'instruction, la fillette triomphe à l'examen cantonal du certificat d'étude. Mais ce jour de consécration qui la voit monter sur l'estrade avec « une moyenne jamais encore enregistrée » (J, p. 19) est aussi celui, pathétique, de la fin de sa scolarité : « Et ce monde que tu vénères, ce monde des cahiers et des livres, ce monde auquel tu donnes le plus ardent de toi-même, ce monde va soudain ne plus exister » (*ibid.*). Un « sentiment d'effondrement » (*ibid.*) se laisse imaginer, avec la première atteinte du « désir de mourir » (J, p. 20), dans une demeure où aucune félicitation n'attend l'écolière laissée à la solitude de sa chambre ouverte sur la nuit.

On assiste ensuite à son éveil amoureux. Par un dimanche estival idyllique, elle rencontre dans les bois un étudiant, qui lui donnera des rendez-vous secrets pendant plusieurs semaines. Il lui dit des vers, elle s'enhardit à lui apporter son journal intime, mais y renonce devant son comportement extravagant ce jour-là : l'orage éclate et le garçon, ôtant sa chemise, chante à tue-tête sous la pluie – avant de disparaître à jamais. Elle comprendra, le cœur brisé, que l'étudiant qui se disait en vacances était pensionnaire dans un sanatorium voisin et que leur ultime rendez-vous pluvieux a déclenché une pneumonie fatale.

### 2.2 Idéalisations

Le lecteur peut soupçonner une idéalisation de l'image maternelle – qui dote aussi le narrateur de pères symboliques idéaux. Le premier s'offre en l'instituteur qui aurait éveillé chez la fillette le goût du savoir et de l'écriture, tel un géniteur indirect de la vocation de l'écrivain qu'elle enfanterait. L'écolière l'aurait considéré comme un « père » et « aimé ainsi qu'on aime à cet âge, d'un amour entier, violent, absolu » (J, p. 17). L'affection filiale prend des tonalités amoureuses et même religieuses, car le vieillard barbu n'est pas sans

---

<sup>3</sup> L'usage de l'italique détache de la suite du récit quelques pages qui en constituent comme le prologue. Pour alléger le texte, les références à *Lambeaux* seront indiquées comme ici par un simple numéro de page précédé de l'initiale du nom de l'auteur ; elles renverront à l'édition « Folio » de 2017.

<sup>4</sup> La brève réapparition de la première personne dans le pronom possessif sera son dernier emploi renvoyant au narrateur. On ne la verra plus surgir que dans de rares appels au secours, ceux de versets bibliques qui entrent en résonance avec l'angoisse de la mère, ceux qu'elle tracera, désespérée, lors de son internement psychiatrique.

<sup>5</sup> Sur l'ancrage historique et sociologique du récit, voir les analyses d'Isabelle Dangy. Elle montre en particulier que l'Histoire y apparaît « essentiellement comme un scénario répétitif et lugubre subi plutôt qu'agi par la multitude et par les individus » (Dangy, 2006, p. 84, souligné dans le texte).

<sup>6</sup> Plus loin est raconté ce qui ne put avoir de témoin, le guet de l'instituteur par la fillette cachée près de son école, le jour de la première rentrée succédant à sa déscolarisation, dans l'espoir irrationnel qu'il viendrait la chercher ; ce qui ne fut qu'une impression irréaliste (« Tu crois entendre des pas ») ; ce sur quoi elle a dû « mentir » ensuite, honteuse de découvrir « que ce n'était là que folie » ; ce à quoi elle « ne songe[ait] même pas », à savoir la perspective du retour à la maison (J, p. 23).

évoquer les figurations picturales et populaires de Dieu le Père ; ses paroles « se gravent » (J, p. 16) dans la mémoire de la fillette concentrée comme sur les Tables de la Loi, et c'est bien une prière qui monte en elle au long de l'été qui suit la fin de sa scolarité : « Chaque matin, quand tu t'éveilles, son visage est là. Avec sa barbe, ses cheveux blancs en bataille, son regard doux et malicieux. Tu lui parles, lui demandes de continuer à te donner des leçons, le supplies de te laisser revenir à la rentrée prochaine » (J, p. 21). Une autre figure de père rêvé se profile dans l'étudiant rencontré par la mère en sa jeunesse. L'écrivain se rapprochera de lui en devenant à son tour étudiant, puis en se vouant à la littérature. Une place vacante est désignée au fils par ces modèles masculins. Ils n'ont engendré dans la vie de sa mère que rêve et nostalgie. Malgré leur défaillance, le schéma du roman familial théorisé par Freud se dessine : le fils peut investir la figure imaginaire de pères à la fois absents et idéalisés pour mythifier sa propre origine et réparer les blessures que lui inflige la réalité.

Ces blessures sont des traumatismes particulièrement rudes. En même temps que l'existence de sa mère, il découvre, lors de son enterrement, celle de son père, de sa fratrie et son propre statut d'enfant adopté. Le père biologique paraît indifférent. Ne va-t-il pas jusqu'à lui refuser, à l'avant-veille de ses quinze ans, un pull-over qu'il demande pour se protéger du froid dont il a souffert l'hiver précédent ? Profonde est l'atteinte portée à l'estime de soi : le garçon déçu dévale la route à vélo sans freiner, pour se faire confirmer par le destin qu'il « ne mérit[e] pas de vivre » (J, p. 114). Sa famille adoptive le chérit, et si elle le scolarise au loin par la suite, c'est dans le but généreux de lui offrir une instruction ; l'éloignement n'en reproduit pas moins celui de l'abandon. L'adolescent trouvera à l'école des enfants de troupe une nouvelle figure paternelle, chez un chef qui lui ouvrira son foyer ; mais séduit par sa femme, il vivra une liaison précoce, quasi incestueuse sur le plan de l'imaginaire, anxigène et culpabilisante, à l'égard du mari trahi et de l'éducation religieuse inculquée par la mère adoptive.

La récréation de la figure maternelle par la plume de l'écrivain pourrait donc procéder d'un pur travail du fantasme, et faire basculer son esprit dans un monde imaginaire de substitution. Or c'est bien à la rencontre du réel qu'elle l'entraîne malgré tout.

### 2.3 L'écriture du temps

Les transformations de l'écriture de la temporalité le montrent subtilement. La temporalité du récit est d'abord celle, intime, de la conscience, déconnectée de repères historiques dans un cadre rural replié sous son horizon immédiat de collines. « Tournent les saisons, passent les années » (J, p. 42)... À peine troué par quelques festivités et par une nouvelle rencontre qui conduira au mariage la future mère, le déroulé d'une existence morne et sans histoire se poursuit. Le retour thématique des expressions de la douleur d'exister et des tentatives pour lui trouver un exutoire dans la lecture de la Bible ou dans l'écriture, la scansion par des notations atmosphériques récurrentes sur la neige et le froid donnent l'impression que récit n'avance pas. Le mode itératif domine. Les événements que constituent les naissances des enfants, accueillies d'abord avec joie, se font eux-mêmes répétitifs. Aucune date n'est produite ; les seules mentions chronologiques portent sur leur espacement, de plus en plus bref. Le retour lancinant des phrases nominales et des mots de « fatigue », d'« épuisement » (J, p. 79) fait écho au prologue. « Trois semaines à la suite de la naissance de ce garçon » (*ibid.*) qu'on comprend être le futur écrivain, la lutte de la jeune mère contre ce qu'on n'identifiait pas alors comme une dépression du *post-partum* connaît ses derniers soubresauts ; puis, « [l]a veille de la Toussaint, alors que [s]on dernier-né vient d'avoir un mois » (J, p. 80), elle s'ouvre les veines – la biographie de l'auteur situe le drame au 31 octobre 1934. Le surlendemain, elle est internée : « Comme jetée au fond d'une fosse. Une fosse où croupissent des démolis, des effondrés, les crucifiés de l'interminable souffrance » (J, p. 81). La date est prise dans une histoire de toujours, celle d'une souffrance transhistorique.

Mais l'histoire mondiale s'invite dans cette temporalité intime et sans âge. Sous la forme, d'abord, de la chronique villageoise : au cimetière du village où la jeune épouse s'est établie, la pierre tombale d'une femme enterrée « il y a une vingtaine d'années » la désigne comme « L'ÉTRANGÈRE », pour être venue d'une ville voisine, malgré son séjour de trente ans sur place (J, p. 68). Le monument funéraire donne un appui objectif au travail de mémoire de l'écrivain, imaginant combien sa mère a pu se sentir elle aussi « étrangère » en le contemplant. Le village garde aussi mémoire du séjour d'un régiment autrichien « pendant les guerres napoléoniennes » (J, p. 69). Cette histoire est objectivée pour la jeune femme par les pièces que les habitants ont conservées de cette époque – et par la même occasion, l'histoire de la jeune femme est objectivée pour son fils et pour le lecteur par l'arrière-plan historique sur lequel elle se découpe.

Quand est relaté l'internement de la mère, le ton et les données de l'enquête historique s'infiltrèrent davantage dans le récit. « À cette époque, les hôpitaux psychiatriques sont moins des hôpitaux que des prisons » (J, p. 82), lit-on. Les médecins sont présentés comme si dénués de connaissances et de médicaments que la séquestration remplace les soins, sans espoir de guérison ni de sortie, et fait glisser les malades vers la démence chronique. L'atmosphère sonore et l'agitation de l'hôpital sont reconstituées, en même temps que la brutalité des surveillants, la nourriture infecte, la peur qui espace les visites des proches, le silence qui recouvre à l'extérieur la mémoire des aliénés. Un espoir naît : ayant lu le journal intime de la jeune femme, un médecin

autorise sa sortie sous la seule condition qu'une aide l'attende à son domicile et il l'autorise à assister les surveillantes ; mais le mari ne se presse pas d'assurer les conditions requises et une expression intempestive de souffrance renvoie la malheureuse aux pires conditions d'enfermement. L'Histoire mondiale engloutit alors l'histoire personnelle : « Sur ces entrefaites, la guerre est déclarée. Antoine espère ses visites et l'idée de te faire sortir est oubliée » (J, p. 88). La politique nazie d'élimination des malades mentaux est décrétée. Les morts s'accumulent chaque matin. « Un de ces matins-là – tu viens d'avoir trente-huit ans – on constate ton décès. Tu es morte de faim » (*ibid.*), conclut le narrateur.

Il donne, au fil du livre, quelques détails sur sa documentation. La rédaction du récit s'est étendue sur une douzaine d'années, en deux étapes séparées par un temps d'abandon. Son père, un été, lui a montré un album de photographies où figurait un portrait de sa mère : il a découvert « des traits et un regard fort différents de ceux [qu'il avait] imaginés » (J, p. 144). Un paysan lui a dévoilé la tentative de suicide responsable de son internement. Il a sollicité alors les confidences de la sœur cadette de sa mère et de quelques amis d'enfance. Enfin, la lecture « par le plus grand des hasards » (J, p. 145) d'une thèse de psychiatrie lui a révélé l'« extermination douce » (Laffont, 2000<sup>7</sup>) pratiquée sous l'Occupation.

Par cette voie, l'écrivain non seulement approche ce qu'a pu être l'existence de sa mère, avec l'appui de données objectives qui en extraient la reconstitution du fantasme, mais il va aussi à la rencontre de lui-même.

### 3. SOI-MÊME COMME UNE AUTRE

#### 3.1 D'une histoire à l'autre

L'histoire du narrateur est évidemment dépendante de celle de sa génitrice. De la première à la seconde partie, le pronom « tu » glisse de la mère au fils ; sur la phrase « Tu es morte de faim » s'enchaîne cette autre : « Tu es le dernier des quatre enfants » (J, p. 91). Le bébé dont la venue au monde a déclenché le processus qui conduirait sa mère à mourir d'inanition est aussi celui que le glissement maternel vers la mort prive de sa nourricière, et c'est sur le thème de la faim que s'effectue la transition, avec la recherche d'une mise « en nourrice » (*ibid.*).

Par-delà le tissage naturel des deux histoires, un fond d'universalité autorise la recréation par l'imagination. Le trait dominant de la relation au monde qui se dessine au début du livre est la dérélition – ce sentiment angoissant d'être jeté<sup>8</sup> dans l'existence, sans l'avoir voulu ni garder mémoire de sa propre origine, qui selon Heidegger nous ouvre la dimension du passé. Cette expérience existentielle fondamentale, la situation du narrateur séparé de sa mère avant l'âge des premiers souvenirs l'hypertrophie. Mais l'angoisse d'exister est déjà violente chez la jeune fille de *Lambeaux*, cernée par un cosmos hostile : « *Dehors, la neige et la brume. Le cauchemar des hivers. De leur nuit interminable* » (J, p. 9). Le passé est seulement suggéré par le pluriel des hivers, assimilés par leur horreur ; la répétition identifie le présent au passé sans point d'origine. Si, chez Heidegger, la dimension du présent a pour racine notre coprésence avec d'autres, cet être-avec est amputé dans le prologue par la solitude. Quant à l'avenir, son appel est étouffé : « *À chaque printemps, cet appel, cet élan, ta force enfin revenue. La route neuve et qui brille. Ce point si souvent scruté où elle coupe l'horizon. Mais à quoi bon partir. Toute fuite est vaine et tu le sais* » (*ibid.*). La temporalité du projet se ferme donc et ne demeure que la conscience de l'être vers la mort, figuré par la nuit : « *La nuit interminable des hivers. Tu sombrais. Te laissais vaincre. Admettais que la vie ne pourrait renaître* » (J, p. 10). Tout lecteur en qui résonne une telle détresse peut investir le pronom « tu ». Les notations cosmiques accentuent cette universalisation : la lumière « *un jour [...] s'est déchirée* » (J, p. 10) ; le soleil ne va plus répandre « que mort et ténèbres » (J, p. 21), avant l'entrée dans le climat atmosphérique et mental de la glaciation : « Puis l'automne. Puis l'hiver. L'enfouissement sous la neige. Les lentes journées semblables. Le temps comme une inexorable agonie » (J, p. 23).

À première vue, certes, l'universalisation est limitée par le cadre sociohistorique précis dans lequel s'ancre la vie racontée : celui d'une communauté rurale, d'une société patriarcale, d'une famille dominée par un homme brutal. Mais les maux énumérés et leurs mécanismes débordent ce contexte<sup>9</sup> : « [L]es brouilles, les zizanies, les rancunes, les haines transmises de génération en génération » (46) renvoient à la violence qui

---

<sup>7</sup> L'ouvrage publié en 2000 est issu d'une thèse de doctorat soutenue sous le titre *Déterminisme sacrificiel et victimisation des malades mentaux. Enquête et réflexions au sujet de la surmortalité liée aux privations dans les hôpitaux psychiatriques français pendant la période de la Seconde Guerre mondiale* (Faculté de médecine de l'université Claude Bernard, Lyon, 12 octobre 1981). Une première publication en a été faite aux éditions toulousaines de l'AREFPPI en 1987, soit pendant la période de rédaction de *Lambeaux*.

<sup>8</sup> Pour les notions d'être-jeté, d'être-avec, de projet ou pouvoir-être et d'être vers la mort, voir Heidegger, 1927 – en particulier les §38, 26, 60, 51.

<sup>9</sup> « Ici, dans le village [...], le mal se nomme envie, jalousie » (J, p. 46), note le narrateur. Ce sont précisément les deux moteurs des rivalités engendrées par le mimétisme que René Girard désigne au cœur du psychisme humain (voir Girard, 1961).

traverse l'histoire humaine ; le caractère même du père s'explique par l'horreur vécue dans les tranchées du premier conflit mondial. Guerre, mort, malheur circulent tragiquement de l'histoire des parents à celle du fils et à celle de l'humanité<sup>10</sup>. C'est bien un tableau général de la condition humaine qui se dessine : « Oui, tu as honte. En permanence. Honte que les hommes soient si mesquins, si prompts à se déchirer, si peu enclins à préférer la concorde à la brouille. Et à l'idée que tu es constituée de la même pâte qu'eux, tu es emplie d'effroi » (J, p. 48).

Aller à la rencontre de l'autre est ainsi partir à la rencontre de soi, pour se reconnaître en la misère d'autrui comme pour – plus positivement – élucider ses propres élans et tourments. La rencontre de soi par la médiation de l'autre est rendue possible par la reconnaissance, en soi, d'une part d'altérité. Se percevoir soi-même comme un autre et reconnaître en l'autre un autre soi-même sont, notait Paul Ricœur, deux processus conjoints (voir Ricœur, 1983). La mère découvre dans les mots d'autrui l'expression de sa propre plainte. Elle l'entend monter de la Bible, et c'est ainsi qu'elle vient elle-même à l'écriture : « Tu ignores d'où viennent ces textes, à quelle époque lointaine ils furent écrits, qui étaient ces hommes qui ont su tirer d'eux-mêmes des paroles aussi justes et aussi vraies, mais cela ne te préoccupe guère. Leurs mots bruissent longuement dans ta tête, ils te délivrent de ce qui t'opprime, expriment ce que tu ressens, te donnent de la vie » (J, p. 32). Elle recopie les paroles des prophètes qui « [l]'ont touchée au vif et [l]'aident à entrer en contact plus intime avec [elle]-même » (*ibid.*), les interroge, les commente et en vient à tenir son propre journal.

Or cette écriture de soi provoque la découverte d'une voix à la fois intérieure et inconnue<sup>11</sup>, dont elle perçoit de mieux en mieux le murmure quand elle « [s]'absorb[e] en [s]oi-même » : « Elle te dit des choses qui te surprennent, te déconcertent, s'opposent parfois radicalement à ce que tu penses, mais tu sais qu'il te faut les accepter et essayer de les comprendre » (J, p. 33). La jeune fille découvre en soi une intime altérité, qui parle et résonne avec d'autres voix. Double paradoxe : la voix d'autrui lance dans l'exploration de soi ; cette descente en soi fait exister le monde. La jeune fille se ressent proche du lointain – les antiques prophètes – et éloignée du proche, ces villageois hargneux qui lui paraissent « rongés d'un mal secret » (J, p. 34). L'écriture de soi éveille l'esprit critique. L'expérience, déstabilisante, ne fait découvrir en soi que « sables mouvants » (*ibid.*). Mais elle donne pourtant à la personne ses contours, par son heurt douloureux à la réalité extérieure. La réalité existe, et le sujet se détermine face à elle.

### 3.2 Une intime altérité

Chez le fils toutefois, la perception d'une altérité intime prend une forme si extrême que la structuration de sa propre identité est menacée. Rebaptisé Jean par sa mère et ses sœurs adoptives – son père « ayant oublié » (J, p. 92) de les informer du prénom de l'enfant ! – il est pourtant scolarisé sous le prénom de son état civil, dédoublement incompréhensible pour le garçon ignorant de son adoption. Autre foyer d'altérité : il est hanté par la terreur d'un abandon maternel, incompréhensible aussi puisqu'il ignore en avoir déjà subi un, et par une peur multiforme, incluant la hantise « de disparaître » (J, p. 94). La descente dans l'obscurité de la cave le plonge dans une terreur proche « de la folie » (J, p. 95). Sa réaction, à l'annonce de l'existence de sa famille biologique, est sobre, mais insinue une étrangeté en lui : « Tu n'es ni triste ni bouleversé. Tu te sens simplement bizarre » (99). La rencontre de cette famille lui inflige de « violentes émotions. Un état de stupeur » (J, p. 99). Ses chaussures « empruntées » (J, p. 99), comme sa veste (et, d'une certaine façon, comme lui-même prêté à une autre famille), lui font mal. Il traverse la cérémonie des obsèques dans un état de confusion<sup>12</sup>.

Le vacillement identitaire se trahit lors d'un épisode en apparence anecdotique. Par une moquerie affectueuse, la mère adoptive traite de « petit Boche » l'enfant qui fait état avec ardeur d'une science naïve du plasticage des ponts : il en est « anéanti » (J, p. 101) et ses pleurs résistent à la consolation. C'est qu'il se trouve assimilé à l'ennemi, « ceux qui déportent, torturent, massacrent, incendient » (*ibid.*). On verra quelle culpabilité

---

<sup>10</sup> Dans le village où l'enfant grandit, la guerre fait sa véritable irruption deux ans après le début de l'Occupation, sous la forme d'une colonne allemande envoyée pour réprimer un groupe de maquisards. Les représailles sont « féroces » : maisons incendiées, hommes fusillés, « corps enchevêtrés » laissés dans la neige (J, p. 100). Une forme plus obscure du malheur s'y adjoint, sous les traits d'un voisin tuberculeux accueilli le soir dans le foyer familial : « À sa suite, le malheur entre et s'installe pour longtemps dans la maison » (J, p. 102). On ne sait exactement ce qui s'annonce, mais le récit s'enchaîne d'une séparation douloureuse avec le départ du narrateur pour l'école des enfants de troupe ; la mort du père de famille sera évoquée plus tard.

<sup>11</sup> On pense au *Deus intimior intimo meo* de saint Augustin (*Confessions*, III, 6, 11). Mais l'intuition ici n'est pas désignée comme celle d'une transcendance divine ; il y a plutôt dédoublement intérieur : « Ce dont elle t'entretient se situe si loin de ta pauvre vie de petite paysanne que tu te sens écartelée. Il y a celle qui prépare la cuisine, fane, garde les vaches, prépare la bouillie des cochons, et il y a celle qui souffre de solitude, songe continuellement à la mort, se demande si Dieu existe, mais qu'ont-elles de commun ? » (J, p. 33).

<sup>12</sup> « Pendant la messe, tu penses à cette mère enfermée dans le cercueil. Tu voudrais voir son visage, ses yeux. Et pourquoi était-elle malade ? Tu voudrais prier pour elle, mais en cet instant, tu ne sais plus tes prières. Tu songes à ta mère, celle près de laquelle tu vis. Tu te retiens de pleurer » (J, p. 99).

latente cela peut réveiller chez l'enfant dont la naissance fut fatale à sa mère. Mais la moquerie révèle aussi, plus largement, l'effet de confusion que la guerre exerce entre ses acteurs, tous compromis avec la violence quelle que soit la légitimité de leur cause : à s'enthousiasmer pour les plasticages pratiqués par les résistants, l'enfant se voit railleusement renvoyé à l'autre camp. Sa propre propension à la violence lui est désignée, inquiétante altérité qui voisine chez l'homme avec son désir de clarté.

Plus directement compréhensible est la « lancinante culpabilité » (J, p. 100) qui corrode chez l'adolescent le bonheur de son éveil sensuel, même si son âge et son inexpérience le placent en victime de la séduction exercée par la femme de son chef de section. La scission intérieure est patente ; il est « [a]tterr[é] et ébloui » (*ibid.*) par la découverte du plaisir, « [é]cartelé » (J, p. 107) entre désir et honte, « [p]ris dans une bourrasque qui [...] fait déjà se craqueler [s]on enfance » (*ibid.*). À cela s'ajoutent les brimades coutumières infligées aux élèves par les sous-officiers, qui détruisent l'image de soi en le persuadant qu'il est « un minable » (J, p. 108). Les retours en famille, lors des vacances, le dissocient en deux personnes aux pensées, comportements, langages radicalement différents : « Sans transition, tu cesses d'être un enfant de troupe pour redevenir un paysan. Et tu ne peux parler à la mère ni aux sœurs de l'existence que tu mènes à ton école » (J, p. 110). Dans la vie familière retrouvée sous un regard neuf, « tout [lui] paraît singulièrement étrange », jusqu'à la « mutation [...] en sens inverse » qui l'attend : « le jour de la rentrée, revêtant ton uniforme, il te faut le soir même te glisser dans la peau d'un personnage dont tu t'étais désaccoutumé » (J, p. 111). Le voici donc voué à exister « sur deux plans » (J, p. 118). Il est bien intégré parmi ses camarades. Mais, note le narrateur, « parfois, tu es happé par ta réalité interne, et là, tout se complique, tout devient confus. Tu découvres que ce que tu penses et désires profondément se situe à l'opposé de celui que tu es pour les autres. Tu vis ce décalage comme une trahison, et pour y remédier, tu voudrais tout à la fois étouffer ce que tu es et devenir comme eux » (*ibid.*).

Or la fêlure intérieure est une paradoxale voie de rapprochement. Le malaise que ressent l'enfant de troupe à « [s'] éprouver différent » (J, p. 120) rejoint celui de sa mère au sein de sa famille, de son village. Il rejoint l'autre par l'impression d'être autre. Tentation du renoncement, révoltes réprimées par crainte de commettre « un acte inconsidéré » ; puis quand le calme revient, « désir de fuite, de partir loin, de marcher sans fin sur les routes... » (J, p. 109). La description de l'état du fils à la caserne fait écho à celle de l'enfermement psychiatrique de la mère et des souffrances qui l'y ont menée<sup>13</sup>. Réciproquement, l'évocation du décalage de la mère anticipe celui du fils. « Celle-ci on se demande d'où elle vient » (J, p. 25)... Cette phrase blessante, lancée à la jeune fille de jadis en réaction à ce qui déconcertait chez elle, aurait fait surgir en elle l'idée qu'elle venait « d'ailleurs » (*ibid.*) – tel l'enfant adopté que serait son propre fils. Une villageoise prédit quant à elle : « elle ira loin, cette petite, elle ira loin » (J, p. 26). Ces mots, commente le narrateur, « paraissent te rejeter. Te couper de ceux que tu aimes » (*ibid.*). Lui est allé loin, au prix d'une séparation cruelle d'avec les siens. Est-ce de son expérience qu'il a tiré les mots pour décrire celle de sa mère ? Est-ce l'évocation de la vie et de la mort de sa mère qui lui a donné les mots pour décrire sa propre expérience ? Le processus est probablement à double sens : c'est celui de la lente venue conjointe au langage de deux souffrances.

À l'école des enfants de troupe, les seuls moments où l'adolescent a le sentiment d'« adhérer à [s]oi-même » sont offerts par le sport, grâce auquel il « oublie tout », « vidé » ; en dehors d'eux, il attend : « Que cet enfant perdu qui t'accompagne de ces sanglots soit enfin consolé » (J, p. 121). Deux voies d'apaisement sont ainsi tracées : la voie rapide mais transitoire d'une sortie de soi, qui permet d'oublier tout et par là de s'oublier ; une voie lente passant par une dissociation intérieure, qui fait reconnaître en soi une part souffrante. Ce dédoublement peut faire du sujet l'agent de sa propre consolation, ou du moins d'une certaine douceur envers soi. La compassion qui unit ceux qu'atteint une semblable fêlure, et à laquelle le narrateur s'est éveillé lorsque, enfant, il pleurait avec son père adoptif « de le sentir malheureux » (J, p. 96), peut s'infiltrer dans le rapport à soi. Or le dédoublement lui est permis par la réflexivité de l'écriture, de même que la venue conjointe à la lumière de sa souffrance et de celle de sa mère.

## 4. L'ÉCRITURE RÉCONCILIATRICE

### 4.1 Apprendre à se parler

L'existence du narrateur relève à l'évidence de ces « histoires marquées par des expériences traumatiques précoces, avant l'accès au Je [...] : quelque chose n'a pas eu lieu, au sens où ce qui a eu lieu n'a pas eu de lieu psychique pour s'inscrire » (Chiantaretto, 2011, p. 133). La séparation d'avec la mère en effet s'est produite trop tôt pour qu'un acte de mémoire puisse l'extirper de l'inconscient : si mémoire est faite, elle ne pourra se faire que de ce qui n'a jamais été inscrit en elle. « L'effraction traumatique procède non pas d'un trop, mais d'un vide (d'un évidement), en deçà de toute expérience accessible après coup par la levée du refoulement » (*ibid.*).

---

<sup>13</sup> Une différence notable est qu'il est quant à lui soutenu par l'amour de sa mère adoptive ; mais cet amour lui-même est tenaillé par un sentiment d'abandon, en une année où elle lui « a peu écrit » (J, p. 109).



Les « éboulements à l'intérieur de l'être » (J, p. 108) dont fait état Charles Juliet renvoient à ce vide initial d'où surgissent, pour les analystes, les « pathologies des limites » (Chiantaretto, 2011, p. 133<sup>14</sup>). Ces pathologies, selon Jean-François Chiantaretto, se caractérisent par la défaillance de « la possibilité de se parler, c'est-à-dire d'une expérience intérieure de soi par les mots » (*ibid.*). Une telle possibilité s'origine dans l'écoute maternelle qui charge de sens les cris d'un nourrisson. Le travail analytique passe à son tour par la parole, grâce à laquelle le patient va « s'éprouver en train d'être en présence de l'autre » (*ibid.*, p. 134). Mais comment se parler devant l'autre quand la confiance dans le langage a subi une grave carence originelle ? L'écriture de soi apparaît comme un précieux adjuvant : elle convoque l'autre en soi ; le dialogue ne s'amorce pas sur le divan, mais sur une « scène intérieure » où le lecteur est requis « comme témoin garant d'une écoute » (*ibid.*). Ainsi s'instaure une interlocution interne dont la mise en place a été empêchée aux origines de la vie psychique. Cet exercice par l'écriture de soi de l'interlocution interne éclaire remarquablement le recours, dans *Lambeaux*, à une deuxième personne que le lecteur peut investir, mais qui met d'abord le « je » à distance de lui-même comme objet et récepteur à la fois de la parole<sup>15</sup>, et qui pour commencer convoque sur la scène intérieure le personnage maternel<sup>16</sup>.

À l'origine, un manque, indiqué en plein cœur du livre : le bébé « ne cess[e] de pleurer » (J, p. 92), jusqu'à se déchirer un muscle à l'aîne, inscrivant un trou dans son propre corps, épuisant sa famille d'accueil, sans qu'aucun bercement puisse l'apaiser. Frappante figuration d'un besoin privé d'écoute, que les réparations vont laborieusement tenter de colmater, depuis l'opération chirurgicale du côté déchiré et le maternage de substitution jusqu'à la délivrance opérée par l'écriture...

L'écriture est l'objet d'une conquête. Celui qui s'y lance se sent atteint d'une infirmité d'expression. Il est soutenu par des présences qui relaient l'écoute maternelle manquante. Quand il tente d'écrire à sa mère adoptive depuis l'école des enfants de troupe, il est « immanquablement déçu et irrité » (J, p. 104) de ne savoir raconter sa vie et exprimer sa tendresse. Son travail en cours de français est soutenu par un double moteur affectif : le désir de trouver des mots pour exprimer son amour filial ; la sympathie que lui inspirent ses professeurs successifs. Le rapport affectif s'infuse dans la relation aux textes littéraires eux-mêmes, extraits de grandes œuvres qu'il lit et relit jusqu'à les savoir « par cœur » et qui l'émeuvent aux larmes (J, p. 116). La femme qui l'éveille à l'amour physique joue aussi un petit rôle médiateur dans la libération de parole. Il ne lui dit rien de sa vie familiale, persuadé que sa banalité l'ennuierait. « Un jour, elle te reproche ton mutisme, te presse de te confier à elle, te laisse incrédule en t'apprenant que tout ce qui te concerne l'intéresse » (J, p. 112) ; elle lui révèle que son regard, déjà, parle en deçà des mots. Mais c'est surtout sa compagne qui lui apporte le soutien décisif, tout en acceptant les empêchements présents de sa parole : « Tu ne peux rien lui dire de qui tu es, de ton histoire, de ta difficulté à vivre, mais tu lui apprends que le besoin d'écrire t'habite » (J, p. 131). Cette confiance suffit pour qu'elle s'apprête à assurer seule leur subsistance : « Qu'on puisse croire en toi, en tes possibilités, te bouleverse » (J, p. 131), conclut le narrateur.

Le chemin sera ardu. Sous la pression d'un besoin irrépressible de lire et d'écrire, le jeune homme a démissionné de l'École de santé des armées, où il s'était fait admettre avec l'idée de secourir celles et ceux qui, comme sa mère inconnue, « se sentent tirés vers la mort » (J, p. 125). La décision de se vouer à l'écriture a amorcé « une crise qui allait durer quelque vingt ans » (J, p. 127). L'apprenti écrivain mesure son inculture et tente d'acquérir une langue suffisamment précise pour qu'il puisse « vaincre un jour [s]a confusion » (J, p. 132). Des « inhibitions » (*ibid.*) sont à surmonter, entre violence des affects, perfectionnisme et admiration écrasante des grands auteurs. Il affronte le sentiment de sa propre nullité. « Et mêlée à ce sentiment, la vague sensation qu'une plainte cherche à se faire entendre. Une plainte ou un cri, ou bien encore une toute simple parole qui dirait la fatigue, le non-sens d'avoir subi une vie qui se refuse, la désespérance de celui que ronge la nostalgie du pays natal et qui sait ne pas pouvoir le retrouver » (J, p. 138). Un écho se prolonge des pleurs inextinguibles de la toute petite enfance.

Le jeune écrivain entrevoit « qu'à défaut de s'aimer, il lui appartient de [s]e transformer, [s]e recréer » (J, p. 139). Mais, pour cela, il doit plonger dans les opacités de sa psyché et de son histoire, pour « faire

---

<sup>14</sup> Pour une présentation plus large de ces pathologies, voir Misès, 2004.

<sup>15</sup> L'écrivain a déjà pratiqué l'écriture de soi sous la forme du journal et de récits – *L'Année de l'éveil* (1989), *L'Inattendu* (1992), mais sans remonter si loin dans l'exploration de son trauma.

<sup>16</sup> On notera qu'au long de la première partie du livre, l'écrivain assume à l'égard de sa mère le rôle qu'elle n'a pu jouer à l'égard de son fils : il donne voix à ce qui n'a pu se dire chez elle, jusqu'à donner sens au cri qui n'a pas reçu de réponse, celui qu'elle a peint en lettres noires sur les murs de l'asile : « je crève / parlez-moi / parlez-moi / si vous trouviez les mots ont j'ai besoin : vous me délivriez / de ce qui m'étouffe » (J, p. 87). Dans l'ordre imposé au récit, la mise en œuvre du projet de libérer l'autre précède l'évocation de la libération de l'écrivain. Mais la réconciliation avec soi qui est l'aboutissement de l'itinéraire relaté dans le livre est aussi ce qui a permis son écriture. Il est donc difficile de savoir laquelle des différentes postures adoptées par le narrateur dans l'interlocution au fil des pages était première dans la genèse du texte. Mais l'attention peut surtout s'arrêter sur leur complémentarité dans le parachèvement de la réconciliation intime.

place nette », « mettre à mort cet enfant de troupe qui survit en [lui] » avec toutes ses meurtrissures (*ibid.*). « Puis aller jusqu'à l'extrême de la peur. Jusqu'à l'extrême de l'angoisse. Jusqu'à l'extrême de la culpabilité. Jusqu'à l'extrême de la haine de soi. Jusqu'à l'extrême de la détresse... » (*ibid.*). La descente est affolante, ponctuée de cauchemars et de réminiscences obsédantes, qui le mènent aux portes de la « folie » (J, p. 140). Il lui faut « [d]emeurer là. Dans ce regard qui se regarde. Cet œil qui se scrute. Et attendre. Et pâtir. L'être rompu, désagrégé anéanti. » (J, p. 143). La souffrance est incommunicable et honteusement tue. Une nuit « fulgure » une évidence, qui fait endosser à l'enfant la mort de sa mère : « Tu as causé sa mort et tu en as toujours porté en toi l'obscur conscience. Comment peux-tu encore t'accorder le droit de vivre ? » (J, p. 146). Un cri ultime monte : « Pardonne, ô mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la tombe » (*ibid.*).

La remontée ne s'amorce qu'au moment où le fond est atteint. Le fils reproduit le geste suicidaire de sa mère, mais arrête *in extremis* son propre sang : « Tu n'as pas pu te débarrasser de toi, conclut le narrateur. Il te faut admettre que tu n'as d'autre ressource que de remonter vers la vie » (J, p. 147). Dans la nouvelle demande de pardon qui monte vers la mère, on peut entendre le fils s'accorder le droit de vivre<sup>17</sup>. La réconciliation avec soi et avec la vie ne se formulera pleinement que quelques pages plus tard. Une lecture lui apprend quelle difficulté ont à se construire les bébés prématurément séparés de leur mère : il pourrait lui-même « en ce jour moisir dans une prison, divaguer dans un asile ou s'être fait sauter la cervelle » (J, p. 152). Il peut alors considérer « avec compassion » l'adolescent qu'il fut (*ibid.*). Les images possibles de soi aident à l'acceptation de ce qu'il est<sup>18</sup>.

Cette réconciliation se situe dans la période de latence qui sépare de son exécution le projet d'écrire, sous le titre déjà trouvé de *Lambeaux*, un récit consacré à ses deux mères. L'approche directe de la petite enfance semble encore trop difficile et un détour par le récit des années passées à l'école des enfants de troupe l'esquive ; l'écriture, toutefois, paraît déjà s'être libérée des souffrances extrêmes précédemment décrites : l'agréable fatigue qui suit un jour, au bout de quatre heures de concentration, une « bonne séance de travail » (J, p. 152) en est l'indice. La scène décisive pour la remontée vers la vie se situe quelques jours après la lecture qui a révélé au narrateur les conséquences destructrices qu'aurait pu avoir son arrachement à sa mère. L'adolescent qu'il fut surgit brusquement à son regard, « le sens de tout ce qu'il a vécu » lui apparaît en « un éclair » (*ibid.*) ; il comprendra le lendemain seulement ce que charrient les larmes qui le submergent, « frayeur rétrospective » et « joie folle » d'avoir échappé à ce que le malheur aurait dû faire de lui (J, p. 153). Alors que le regard porté sur l'existence avait jusque-là une tonalité tragique, une découverte inattendue se produit chez l'écrivain : il a « toujours eu de la chance », semble « être né sous une bonne étoile » (*ibid.*). Et il énumère ses chances : une mère adoptive qui était un « chef-d'œuvre d'humanité », l'accès à l'éducation, le besoin d'écrire qui « a structuré [s]on être et [s]a vie », le soutien de sa compagne, la fréquentation exultante des œuvres aimées, la force de continuer à vivre et une « sorte de sixième sens » qui l'a dirigé vers la lumière ; « la vie n'avait jamais manqué de te prodiguer ses dons », conclut-il (J, p. 153-154).

#### 4.2 Une émotion mystique

Conversion du regard dans les larmes, accès intuitif au sens de l'existence : on reconnaît les traits d'une expérience mystique. S'y apparentent aussi la sensation d'être parvenu « à proximité de la source » et les termes déclinés, « la paix, la clarté, la confiance, la plénitude, une douceur humble et aimante » (J, p. 154), ainsi que l'intuition d'un salut : « Tu as la conviction que tu ne connaîtras plus l'ennui, ni le dégoût, ni la haine de soi, ni l'épuisement, ni la détresse. Certes, le doute est là, mais tu n'as plus à le redouter. Car il a perdu le pouvoir de te détruire » (*ibid.*). Le texte prend des tonalités liturgiques : baptismales, quand le moment vécu est désigné comme une « seconde naissance » (*ibid.*) ; eucharistiques, dans l'action de grâce qui jaillit. Un acte de foi clôt le livre : « tu sais qu'en dépit des souffrances, des déceptions et des drames qu'elle charrie, tu sais maintenant de toutes les fibres de ton corps combien passionnante est la vie » (J, p. 155).

Charles Juliet ne se cache pas d'avoir pratiqué une lecture avide des mystiques, de confessions diverses. Mais il ne met pas son expérience intérieure en relation avec une foi religieuse. Le *credo* qui se formule prend la vie pour objet, les dons reconnus sont ceux de l'amour qui circule dans l'humanité et l'image de la « source » n'est pas glosée par une définition théologique. Cependant, cette source est bien une source de sens, à la fois immanente au sujet puisque la vie le traverse et transcendante puisqu'elle le déborde, et cette vie, malgré toutes les douleurs qu'elle porte, est reconnue comme fondamentalement bonne.

---

<sup>17</sup> De ses premières velléités suicidaires, lorsqu'il avait dévalé à vélo la route descendant de chez son père mais avait survécu à la perte de connaissance consécutive à sa chute, il avait tiré une conclusion qui annonçait celle-là : « Tu as l'incalculable satisfaction de te dire que le destin a prouvé qu'il t'accordait le droit de vivre » (J, p. 115).

<sup>18</sup> Ailleurs on le voit imaginer l'autre qu'il aurait été s'il était resté dans son village d'origine – si le drame traumatique, donc, n'avait pas eu lieu. Le fait qu'il ne le voie pas très différent de celui qu'il est devenu, quoique sans besoin d'écrire, semble parachever la réconciliation avec soi-même par la médiation de projections virtuelles de soi.

L'écriture revêt alors une dimension *sacramentelle* – au sens où elle est un des agents du salut qui se donne à éprouver ici et le lieu de sa manifestation –, mais cette sacralisation ne la rend pas autotélique, c'est-à-dire tendue vers la seule jouissance de son propre exercice. La force agissante première est celle de l'amour ; l'écriture est exaltée en tant qu'elle est son vecteur et lui donne accès à une pleine conscience. L'écrivain prend acte que dans son combat pour survivre à la souffrance, « [l]'art en général et la littérature en particulier » ont été « un solide et constant appui » (J, p. 147). La lecture et la contemplation méditative d'œuvres d'art ont été des accompagnements cruciaux : « le temps ainsi que tout ce qui t'enténébrait se trouvaient instantanément abolis. Tu rencontrais là ce qui en toi reposait encore dans les limbes, et tu vivais des heures exaltées à sentir que tu t'approchais de la source » (J, p. 148). Mais ce n'est pas pour autant un culte du texte qui s'exprime. À travers les œuvres, d'ailleurs, ce sont des auteurs qui sont perçus : « Ces hommes et ces femmes dont les œuvres t'ont aidé à te mettre en ordre, dénuder ton centre, glisser parfois à la rencontre de l'impérissable, de quel profond amour tu les as aimés » (*ibid.*), reconnaît le narrateur. Quand il réfléchissait, adolescent, à son avenir, il rangeait le métier d'écrivain parmi ceux auxquels donne sens le soin de l'humanité souffrante ou en croissance :

« Médecin, enseignant, écrivain. Selon toi, les trois plus belles professions qu'on puisse imaginer. Soigner les corps et les psychés. Former de jeunes esprits, leur apprendre à penser, les préparer à la vie. En écrivant, se délivrer de ses entraves, et par là même, aider autrui à s'en délivrer. Parler à l'âme de certains. Consoler cet orphelin que les non-aimés, les mal-aimés, les trop-aimés portent en eux. Et en cherchant à apaiser sa détresse, peut-être adoucir d'autres détresses, d'autres solitudes. » (J, p. 125)

C'est bien par son rapport au monde que l'écriture se justifie, et par son action sur le réel, dans la réalité de la vie des hommes et des femmes dont elle naît et à qui elle se donne.

#### 4.3 Une ouverture à l'immense

Le récit de la vie maternelle se donne alors à lire comme l'exploration d'un double rapport au réel et à l'écriture que Charles Juliet recrée à l'horizon du sien propre, comme sa genèse. Des brèches s'ouvrent dans le monde étouffant de la fillette de jadis. Des instants d'émerveillement originels rendent les aubes riches de promesses, à l'heure où brillent sur les vitres glacées « ces fines paillettes or qu'avivent les dernières étoiles » (J, p. 13) et où l'enfant rêve à sa vie future, avide d'espaces inconnus. Son existence sera faite d'aspirations pétrifiées ; la vie reste pourtant décrite dans sa réalité contrastée et son mouvement : « L'eau qui coule de la fontaine, un regard échangé avec un garçon, le rire ou les sanglots de la petite, le hêtre qui se dresse au bas du pré, le mutisme du père, un veau qui vient de naître – tout t'étonne, te trouble, t'émeut ou te blesse, entretient en toi un permanent tumulte » (J, p. 24). Vécu sur un mode violemment affectif, l'étonnement devant le mystère de l'existence est soumis à la réflexion dans le journal intime : « Ce que tu vis et entends, ta mémoire infailible l'enregistre, et avant de t'endormir tu le reprends, l'interroges, et les conclusions que tu en tires, tu t'emploies à bien les dégager, puis à te les formuler à toi-même » (J, p. 24).

Deux expériences de type mystique ponctuent cette interrogation de l'existence. La première arrache la jeune fille à elle-même, sous le ciel « où frémissent des milliers d'étoiles », mais sans que soit ressenti, par-delà un moment d'extase, l'effet libérateur d'un anéantissement qui ouvre le rien au tout :

« Tu interroges, scrutes, demeures longtemps dans une stupeur émerveillée. Puis soudain, la foudroyante conscience que tu n'es rien. Qu'un être humain n'est rien. Que ta vie n'a pas plus d'importance que ces brins d'herbe pris entre tes doigts. Grelottante, déprimée, tu regagnes ton lit quand le jour se lève, te demandant si l'on peut continuer à vivre quand on se trouve aux prises avec pareille révélation. » (J, p. 25)

L'expérience de conscience rejoint celle, camusienne, de l'absurde, née du divorce entre l'aspiration de l'esprit à la lumière et le non-sens d'une vie vouée à la mort<sup>19</sup>. Plus ample et plus profondément apaisant sera le second

---

<sup>19</sup> L'extase de la jeune fille et sa retombée ne sont pas sans rappeler l'expérience de la « femme adultère », dans *L'Exil et le Royaume* (voir Camus, 1957, p. 17-18). Charles Juliet n'a pas dissimulé l'écho trouvé chez lui par l'œuvre de Camus. On notera que comme Camus dans *Le Premier Homme*, Juliet réécrit discrètement la Genèse dans *Lambeaux*. La fillette déscolarisée guette son instituteur cachée dans un buisson comme Adam et Ève après la faute. Mais c'est une Ève solitaire, qui a goûté à l'arbre de la connaissance en toute innocence et dont la transgression se résume à braver l'ordre établi qui la voudrait occupée aux tâches domestiques en ce matin de rentrée ; son espoir fou est de rester dans l'Éden de l'école d'où elle a été expulsée avant toute faute. La figure divine incarnée par l'instituteur a une omniscience, une puissance et même une bonté problématiques, puisqu'il ne vient pas la chercher, à la différence de l'instituteur camusien qui a obtenu de haute lutte de la grand-mère de Jacques Cormery la poursuite de sa scolarité au lycée. Il n'est pas anodin qu'un certain « M. Germain » dans *Lambeaux* porte le nom du propre instituteur de Camus – mais pour illustrer la déroute généralisée des figures masculines qui pourraient s'offrir comme les substituts d'une transcendance bonne veillant sur l'enfance : il s'agit de l'ancien

moment lumineux vécu par la jeune fille. Il s'étend sur toute une journée estivale de liberté et de rires, ouverte par l'autorisation exceptionnelle d'un pique-nique avec ses sœurs. La route monte à travers prés et bois, figure de ses élans vers une vie libérée de toutes ses entraves et des douleurs de la condition terrestre, à la rencontre d'« êtres clairs et aimants » (J, p. 35). Or le miracle d'une transfiguration de la vie se produit au présent, tandis que les sœurs échangent des propos banals mais inusuels entre elles : les voilà toutes devenues « autres », et la nature elle-même paraît si « différente » que le besoin se fait sentir d'en diffuser l'émotion en convertissant en mots le paysage : « les maisons groupées autour de l'église, les toits d'ardoise grise [...]. Et aussi cette immensité bleue, avec cette radieuse lumière qui inonde chaque chose, répand la vie, et en ce dimanche vous insuffle pareille joie » (J, p. 36). La jeune fille parcourt alors pour ses sœurs la Bible, de Job aux prophètes et aux récits de la Passion. Elle recueille les fruits de ses heures solitaires de lecture et d'écriture, passées à scruter les mots qui donnent sens à la condition humaine et à exercer son propre rapport au langage pour « savoir parler. Connaître le plus possible de mots et savoir dire aux autres ce qu'on est, ce qu'on ressent, comment on voit les choses » (J, p. 21). Les sœurs rêvent en contemplant le ciel et rentrent au crépuscule :

« La beauté de la vallée sous cette douce lumière qui décline. En toi, une grande paix, une joie intense et grave, la douce brûlure de cette affection passionnée que tu leur portes. [...] Tu ressens en cet instant combien la vie est belle et bonne, et tu te promets en secret de ne quitter le village que lorsque toutes les trois seront mariées. » (J, p. 37)

Mais la retombée est amère, dans une grisaille sépulcrale. Le dimanche pénible qui suit submerge la jeune fille de questions sur la permission divine accordée à la souffrance<sup>20</sup>. Malchance, fatigue et tristesse lui feront jeter à l'eau son journal (J, p. 58) puis au feu sa bible et ses cahiers (J, p. 80) ; les notes tracées lors de son hospitalisation, après avoir entrouvert l'espoir d'une libération, seront oubliées, et elle sera sommée d'effacer de ses propres mains l'appel à l'aide tracé comme un poème sur les murs de l'asile, réduit à des « barbouillages » (J, p. 87).

Frappante est la préfiguration par le narrateur, dans la vie de sa mère, de sa propre réconciliation par l'écriture avec lui-même et avec le monde : l'itinéraire relaté dans la seconde partie du livre extrait le destin retracé dans la première du tragique et de l'absurde qui se sont refermés sur lui. Le projet s'affirme dans le prologue, on l'a vu, de « ressusciter » la jeune fille de jadis, par-delà un « *À jamais* », celui qui a englouti pour elle « *les routes interdites* » (J, p. 10). Juliet brave, au nom d'une évidence supérieure, l'évidence de cet engloutissement : « *Tu n'aurais osé le reconnaître, mais à maintes reprises, il est certain que l'immense et l'amour ont déferlé sur tes terres* » (*ibid.*). Un éclatement des frontières du réel aliénant est attesté. Or les voies de la fiction, que la mémoire en déroute doit emprunter parfois pour recréer la mère, permettent aussi d'explorer ce qui se montre dans cet éclatement – autre dimension du réel que l'enquête objective ne saurait atteindre. L'écriture qui assume l'audace de cette récréation force la claustration des êtres dans leur solitude : le « je » et le « tu », en s'offrant à la prise du lecteur et en se faisant supports d'expériences de conscience universalisables, s'ouvrent précisément à l'immense et à l'amour ; l'acte même d'écriture les fait advenir.

Discrètement, le pressentiment de cette autre dimension est alimenté, dès le début du livre, par la littérature : dilués dans le prologue, des effets d'intertextualité seraient quasiment imperceptibles s'ils ne renvoyaient dans une large mémoire culturelle à des textes auxquels les programmes scolaires assignent la fonction d'éveiller la sensibilité poétique adolescente. « Partir, partir, laisser tomber les chaînes », « lâch[er] les amarres », laisser « s'épanouir ce qui te poussait à t'aventurer toujours plus loin, te maintenait les yeux ouverts face à l'inconnu » (J, p. 9-10). Dans ce voyage baudelairien, une brise marine mallarméenne souffle sur le bateau ivre rimbaldien. Les poètes profanes rejoignent, dans la fonction de porter au langage les douleurs et aspirations de leurs lecteurs, les rédacteurs bibliques qui bouleversaient la mère du narrateur<sup>21</sup>, de même que se rejoignent, dans la circulation des expériences de vie, l'écriture lyrique et l'écriture auto/biographique.

## 5. CONCLUSION

---

maire du village, qui rend visite au père de la fillette pour s'excuser d'une coupe d'arbres malencontreuse et dont la démarche inopérante fait éclater au grand jour caractère borné et violent du paysan (J, p. 40 *sqq.*).

<sup>20</sup> Le culte morne auquel elle assiste ne leur donne pas réponse, l'évangile qui invite à porter sa croix et à « quitter sa maison » (J, p. 39) trouve un écho chez elle, mais l'image qui envahit son esprit est celle de la marche douloureuse d'une cohorte errante et l'audace de la mise en route déserte son esprit accablé.

<sup>21</sup> On remarquera que lorsque Charles Juliet convoque les versets du livre des *Lamentations* (3, 11) qui ont bouleversé la jeune fille – « *Faisant dévier mes chemins / il m'a déchiré / et il a fait de moi une horreur...* » (J, p. 31, 82) –, il cite une version dont elle n'a pu disposer (on reconnaît, à la conjonction de coordination près, celle de la Bible de Jérusalem, dont la première traduction date de 1948). Son souci n'est évidemment pas celui de la reconstitution documentaire objective. C'est par sa propre lecture d'une parole destinée à circuler entre les générations que le fils donne voix l'émotion de la mère.

L'écriture chez Charles Juliet se donne donc pour fonction explicite et vitale de faire circuler l'amour, duquel elle se nourrit jusqu'à en reconnaître l'action jusque dans l'absence d'une des deux mères : « l'une par le vide créé, l'autre par son inlassable présence, elles n'ont cessé de t'entourer, te protéger, te tenir dans l'orbe de leur douce lumière » (J. p. 150). Ses mots ont donc pour mission de les dire : « Dire ce que tu leur dois. Entretenir leur mémoire. Leur exprimer ton amour. Montrer tout ce qui d'elles est passé en toi » (*ibid.*). Il s'agit aussi de leur donner une parole à laquelle elles n'ont eu ni l'une ni l'autre accès, faute d'éducation ou d'écoute, « cette parole qui permet de se dire, se délivrer, se faire exister dans les mots » (*ibid.*). Au-delà d'elles, l'écrivain destine son propre apprentissage du langage à « la cohorte des bâillonnés, des mutiques, des exilés des mots », tous « ceux et celles qui n'ont jamais pu surmonter une fondamentale détresse » (J, p. 151).

Le dialogue instauré par l'écriture entre le narrateur et ses destinataires, la jeune fille que fut sa mère, l'enfant qu'il fut lui-même, se double d'un dialogue entre écrivain et lecteur, à la fois témoin empathique de la parole qui se délivre et compagnon de l'aventure intérieure d'un « je » qui se projette dans un « tu ». Mais l'aventure n'est pas seulement intérieure : l'écriture rend au monde et rend le monde. L'écrivain évoque le piège d'une première concentration acharnée sur son travail, qui esquivaient la lumière à faire sur sa propre enfance, au point que s'affadissaient pour lui les paysages : « quand l'esprit est rendu aveugle par ce qui le tourmente, l'œil perd sa capacité de voir » (J, p. 137). Un miracle accompagne le oui dit à la vie : « Sous ton œil renouvelé, le monde a revêtu d'émouvantes couleurs » (J, p. 154).

Nombreux sont les observateurs de la création contemporaine française à s'être inquiétés de la conjonction du formalisme, du nihilisme et du solipsisme dans une littérature qui a consommé, au cours des années structuralistes, une certaine rupture avec le monde (voir Domenach, 1995 et Todorov, 2007). Récemment se sont développés de multiples travaux théoriques soucieux de remettre l'accent sur le rôle joué par le roman dans l'exploration du « sens de la vie » (Rabaté, 2010<sup>22</sup>). C'est précisément au besoin irrépensible de « [s]e demander entre autres choses si la vie a un sens » (J, p. 126) que Charles Juliet relie celui de lire des romans. Et s'il s'adonne longuement à l'écriture de soi, sa dimension narcissique est aux antipodes du solipsisme : son enjeu est une « expérience de soi en relation » (Chiantaretto, 2002), au sein d'une littérature qui se veut relation à l'autre et au monde.

## RÉFÉRENCES

- Barry, Rodolphe (2000), *Trouver la source*, Genouilleux : La Passe du vent.
- Camus, Albert (1957), *L'Exil et le Royaume*, dans *Œuvres complètes* (2006-2008), éd. Jacqueline Lévi-Valensi, Jacqueline, Gay-Crosier, Raymond *et al.*, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV.
- Chiantaretto, Jean-François, dir. (2002), *Écriture de soi et narcissisme*, Toulouse : ÉRÈS, « Avant-propos », p. 7-10.
- Chiantaretto, Jean-François (2011), « Écritures de soi, écritures des limites », *Revista Polis e Psique*, Vol.1, n.2.
- Dangy, Isabelle (2006), *Étude sur Lambeaux, Charles Juliet*, Paris : Ellipses, coll. « Résonances ».
- Domenach, Jean-Marie (1995), *Le Crépuscule de la culture française ?*, Paris : Plon.
- Girard, René (1961), *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris : Grasset.
- Juliet, Charles (1995), *Lambeaux*, Paris, P.O.L. ; rééd. Paris / Gallimard, coll. « Folio », 2017.
- Heidegger, Martin (1927), *Être et Temps*, trad. François Veizin, Paris : Gallimard, 1986.
- Laffont, Marc (2000), *L'Extermination douce. La Cause des fous. 40000 malades mentaux morts de faim dans les hôpitaux sous Vichy*, Latresne : Le Bord de l'eau.
- Misès, Roger (2004), « Les pathologies limites de l'enfance », dans *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, dir. Lebovici, Serge, Diatkine, René et Soulé, Michel, Paris : PUF, p. 1347-1362.
- Pavel, Thomas (2003), *La Pensée du roman*, Paris : Gallimard.
- Ricœur (1983), *Temps et récit*, t. I, Paris : Éd. du Seuil.
- Ricœur (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris : Éd. du Seuil, coll. « L'ordre philosophique ».
- Rozakis, Dmitrios (2009), *Qu'est-ce qu'un roman ?*, Paris : Vrin.
- Todorov, Tzvetan (2007), *La Littérature en péril*, Paris : Flammarion.

---

<sup>22</sup> Quelques autres illustrations de cette inflexion perceptible dans la théorie du roman dans les années 2000 : Dmitrios Rozakis (2009) voit dans la création romanesque un moyen privilégié de la recherche du bonheur dans la modernité occidentale ; il se place dans le sillage de Thomas Pavel (2003) qui centrera sa réflexion sur les rapports entre l'individu, l'idéal moral et la communauté humaine. Les travaux de Ricœur (1983) pour repenser la *mimésis* romanesque ont joué un rôle bien connu dans le dépassement de la fracture entre l'œuvre et le monde.